

tenant, il faut nous entendre sur le prix. C'est très bien d'avoir de belles choses, mais il faut les payer. Estimez votre temps et votre travaille, mademoiselle.

—Vous connaissez ce travail, madame, dit madame Duverger, vous savez ce qu'il se paye ; ma fille acceptera le prix que vous fixerez vous-même.

—Alors, mille francs....

—Oh ! madame, fit Adrienne, c'est trop, beaucoup trop et je crois que cinq cents francs....

—Cinq cent francs pour trois mois de votre temps et de votre merveilleux travail ! s'écria madame Pierrard, je n'oserais point vous employer à d'aussi modeste conditions, mademoiselle. D'ailleurs, madame votre mère vient de dire que vous accepteriez le prix que je fixerais. J'ai dit mille francs, ce sera mille francs. Et comme vous n'êtes peut-être pas riches en ce moment, je me permettrai de vous avancer la moitié de la somme.

Elle tira de sa poche un petit rouleau d'or et le mit dans la main d'Adrienne malgré sa résistance.

—Mais je n'ai pas encore travaillé, disait la jeune fille d'une voix tremblante d'émotion, une si forte somme... je ne peut pas accepter....

Et elle regardait sa mère pour surprendre un signe qui lui dictât sa conduite.

Rien de tout cela n'échappait à madame Pierrard, dont la sympathique bienveillance.

—Puisque madame le veut, accepte, mon enfant, dit madame Duverger.

Elle était elle-même vivement émue. Deux grosses larmes descendait lentement le long de ses joues amaigries.

—Si vous le voulez, madame, reprit Adrienne, j'irai prendre la robe chez vous ou chez votre couturière.

—Non, non, je l'apporterai moi-même ou je vous l'enverrai par ma femme de chambre.

—J'aurai besoin de vous consulter plus d'une fois.

—Nous aviserons. Je dois vous dire que je n'habite pas à Paris ! j'y suis pour quelque jours seulement.

Adrienne tressaillit et madame Duverger redressa la tête.

—Adrienne, ne dois-tu pas sortir pour faire un petit achat ? dit-elle.

Puis, tout bas à la visiteuse :

—Madame, je désire causer seule un moment avec vous.

Le regard anxieux de la jeune fille interrogea la malade : mais ne recevant pas de réponse, Adrienne salua silencieusement madame Pierrard et sortit.

—Madame, dit la veuve, je prends vis-à-vis de vous une bien grande liberté, excusez-moi.

—Ma sympathie vous est acquise, répondit madame Pierrard très intriguée ; vous pouvez parler sans crainte.

—Je ne commettrai pas l'indiscrétion de vous demander votre nom, madame ; mais permettez-moi de vous adresser une question : Avez-vous des enfants ?

—J'ai un fils unique.

—Qui demeure à Paris ?

—Depuis quelques mois.

—Madame, pouvez-vous m'assurer que monsieur votre fils n'est pour rien dans la visite que vous nous faites ? Oh ! je vous en prie, répondez-moi.

—Et bien ! oui, c'est parce que mon fils m'a parlé

de vous, de votre douloureuse position, que je suis venue.

—Merci. Maintenant, je puis sans crainte vous dire pourquoi j'ai eu la hardiesse de vous interroger. Il y a quelque temps, un jeune homme a rencontré ma fille, par hasard ; il lui a parlé, l'a questionnée, elle a répondu, je l'ai blâmée.... le mal était fait. Ce jeune homme, madame, j'en suis sûre maintenant, c'est votre fils. Que, bonne comme vous l'êtes, vous veniez à notre secours, que vous donniez à mon enfant du travail, du pain, nous pouvons l'accepter ; mais se serait une action malhonnête et vile, si je ne vous disais pas toute la vérité. Ma fille est jolie, hélas ! trop jolie peut-être ; mais elle est bonne, pieuse et sage, c'est tout ce qu'elle possède.... Vous appartenez à un monde qui n'est pas le nôtre et vous êtes riche, madame ; déjà, vous devez vous préoccuper de l'avenir de votre fils unique ; il est de mon devoir, dans son intérêt et dans le vôtre, de vous prévenir. Il n'est pas trop tard, mais il est temps. A mon insu, madame, et sans que ma fille ait rien fait pour cela, je vous le jure, votre fils s'occupe d'elle. En face de cette fenêtre, de l'autre côté de la rue, il a loué une chambre.

—Comment savez-vous cela ?

—Malgré le soin qu'il met à se cacher, ma fille l'a deviné, aperçu.... Elles ont de bons yeux, les jeunes filles ! Mais une mère ne les a pas moins bons. J'ai remarqué qu'elle regardait souvent de ce côté, j'ai vu plus d'une fois son visage s'empourprer et, ma main sur sa poitrine, j'ai senti les battements précipités de son cœur. Elle a dix-huit ans, madame, et je lui ai donné un cœur en la mettant au monde. Ah ! il s'agit du bon cœur de nos deux enfants, et vous seule pouvez les sauver. Je vous en supplie, emmenez votre fils !

Madame Pierrard saisit une des mains de la veuve et la serra dans les siennes. Elle était vivement impressionnée.

—Je vous remercie de votre confiance, dit-elle, et je vous promets de ne pas perdre de vue un instant le bonheur de nos deux enfants.

Elle se leva. Malgré la faiblesse de ses jambes, madame Duverger l'accompagna jusque sur le carré.

—A bientôt, dit-elle.

Et elle descendit rapidement l'escalier.

IX

Edmond Pierrard attendait impatiemment le retour de sa mère.

—Eh bien ! lui demanda-t-il aussitôt qu'elle entra, faut-il que je l'oublie ?

—Je ne suis pas plus forte que toi, répondit-elle ; madame Duverger et sa fille m'ont ensorcelée. Mais parlons sérieusement : ton imprudence peut avoir des conséquences terribles.

—Quelle imprudence ?

—Cette chambre que tu as louée.... Mademoiselle Duverger t'a vu, reconnu.... Sa mère s'est aperçue qu'elle regardait trop souvent de l'autre côté de la rue et elle tremble pour le repos de son enfant....

—Achève, ma mère, achève....

—Enfin, si Adrienne ne t'aime pas encore, elle est bien près de t'aimer.